Controverse

Congo River la rivière sans retour

Edgar Szoc

À la différence de ses films précédents — courageux et intelligents —, la dernière œuvre de Thierry Michel, Congo River, déçoit par ses stéréotypes et sa vision anhistorique de l'histoire congolaise. Sa vision d'une réalité inexplicable parce qu'inexpliquée exonère tant les Belges que les Congolais de toute responsabilité.

Par son sous-titre, *Au-delà les ténèbres,* le film de Thierry Michel, *Congo River*, fait référence au chef-d'œuvre de Joseph Conrad qui, dans le domaine cinématographique, avait déjà inspiré *Apocalypse Now*[1]. Sous les dehors d'une remontée aux sources du fleuve Congo, ou plutôt de descente aux enfers d'une société liquide, le documentaire présente un pays en déliquescence et, en effet, plongé dans les ténèbres. Le peu de lumière qui est jeté sur ses habitants n'est d'ailleurs pas particulièrement flatteur : tout au

[1] On se souviendra que, lors de la récente exposition « La mémoire du Congo : le temps colonial », le livre de Conrad avait été présenté un peu expéditivement par les concepteurs comme guère plus qu'un « slogan de l'anticolonialisme ».

long des cent-vingt minutes, les Congolais passent leur temps à se jeter dans les bras d'évangélistes escrocs, à égorger sans égard des animaux dont la souffrance n'est pas épargnée aux spectateurs, à accuser des enfants de sorcellerie, à violer, corrompre ou être corrompus, etc. Une des scènes les plus atroces du film tient dans la description par un médecin du viol subi par une fille de six ans. Tandis que la caméra est braquée en trois-quart face sur les grands yeux, à la fois tristes et vides, de l'enfant-martyr, aucun détail technique ne nous est épargné.

Qui lui a demandé son avis à cette enfant ? Je n'oserais pas l'accusation facile consistant à voir dans ces images, un second viol, symbolique, cette fois. Mais il n'est de toute façon pas nécessaire d'aller si loin pour reprocher à Thierry Michel le voyeurisme de sa caméra (non, ce n'est pas un pléonasme : ça fait plus de septante ans qu'Henri Storck l'a démontré). Cette scène ne constitue en effet rien d'autre que le paroxysme d'une série d'autres images crues (noyés filmés en gros plan, charogne tirée par terre et faisant l'objet de négociations commerciales serrées…) qui, toutes, contrastent avec la beauté d'un paysage, filmé à grands renforts de moyens dignes d'Exploration du monde.

Au-delà de ces détails de forme, ce qui est le plus regrettable, c'est la posture éminemment tragique adoptée par le réalisateur, résumable à un naturalisme exacerbé. On aurait pu espérer qu'un des acquis les plus durables, tant de la génétique que de la sociologie pour une fois réconciliées, était d'avoir répudié à tout jamais l'explication des faits historiques et des comportements sociaux par la topographie ou le climat. Las… Vous serez heureux d'apprendre que si le rusé Mobutu a pu exercer un pouvoir autocratique pendant trois décennies, c'est qu'il avait compris l'importance du fleuve qui donne son titre au film et son nom au pays. Au contraire, ce grand naïf de Lumumba n'a pas su tenir compte des liens apparemment étroits qui unissent le cours du fleuve et celui de l'histoire. D'ailleurs, c'est bien simple, nous prévient la voix off : « C'est en essayant de le traverser qu'il a été rattrapé par les forces qui allaient l'assassiner quelques jours plus tard. »

Outre qu'elle est intrinsèquement absurde, cette affirmation — qui ne sert qu'à gonfler artificiellement l'importance du sujet du film — appelle quelques commentaires. Intrinsèquement absurde, d'abord : si Mobutu avait tellement bien compris l'importance du fleuve Congo, il faudra que Thierry Michel explique pourquoi il a décidé de rebaptiser son pays « Zaïre » ! Ce qui est beaucoup plus choquant, c'est que ce type de réflexions faussement profondes — « même pas fausses », aurait dit Bourdieu — nous exonère à peu de frais de nos responsabilités. Pour les mémoires occidentales, il est nettement moins troublant d'attribuer aux caprices d'un fleuve les tristes avatars de l'épopée zaïroise que de s'interroger sur le rôle joué par nos puissances (États-Unis et Belgique au premier rang) dans l'assassinat du naïf et l'accession et le maintien au pouvoir du rusé. La *reductio ad aquam furiosam* exonère d'ailleurs tout autant les Congolais et les dispense de tout regard rétrospectivement critique sur leurs quatre dernières décennies. À ce compte-là, pourquoi ne pas expliquer l'absence d'autonomie constitutive de la Région bruxelloise par le voutement de la Senne ?

Toutefois, ce qui marque le plus dans le film, ce n'est pas le film lui-même, mais son générique. À l'issue de ces cent-vingt minutes de contrastes entre la beauté du pays et la laideur de ses habitants, de chaos inexplicable — ou, ce qui est plus grave, inexpliqué —, le spectateur est tiré de son hébétude par l'apparition, au milieu des remerciements, du nom de Georges Forrest et du Forrest Group. Pour ceux qui l'ignore-

raient encore, Georges Forrest est un peu le Guy Mathot du business belgo-congolais. Souvent éclaboussé, jamais mouillé, le groupe de cet homme d'affaires est, entre autres, le propriétaire de l'entreprise New Lachaussée dont la licence d'armes à la Tanzanie, accordée puis refusée, avait fait la une des journaux voici quelques mois[2].

Interrogé lors de l'avant-première sur la nature du soutien reçu, Thierry Michel est resté fort évasif: bredouillement, hésitation, aveu d'une aide logistique (à la nature non détaillée) et d'un refus de cofinancement « pour garder mon indépendance », insistance sur le rôle social joué par Forrest au Katanga (« Il construit des écoles, il a eu le courage de rester alors que tout le monde s'en allait. S'il partait, ce serait toute l'économie katangaise qui s'effondrerait. ») et au surplus, renvoi à la Justice, « seule à même de trancher. » Un embarras d'autant plus révélateur qu'il contraste avec les propos quasiment messianiques tenus par Michel quelques minutes auparavant au sujet de son propre film: « Il y aura un avant et un après *Congo River*. »

Mais, lors de cette même avant-première, mieux que toute remarque ou interrogation critique, le point d'orgue est venu dans le discours ému d'une femme, ancienne colon qui, au nom de « tous ceux qui étaient sur place », a tenu à remercier Thierry Michel de la justesse de son film et de son analyse. Il y a des compliments qui vous font perdre votre crédit, bien plus surement que la plus dévastatrice des critiques. Car là est bien le problème: en termes d'analyse, le film ne propose rien d'autre qu'un renforcement des stéréotypes et une vision de part en part anhistorique de la situation congolaise.

S'il n'est évidemment pas une ode à l'« œuvre civilisatrice » de Léopold II, il laisse le spectateur sur l'impression étrange qu'à un ordre colonial injuste a succédé un chaos complet et que ce chaos a pris la forme d'un retour à la nature — que les Congolais sont incapables de dompter, qu'il s'agisse de la nature sauvage du fleuve ou de leur nature intime, l'une n'étant que l'image de l'autre. Outre qu'elle est difficilement audible de manière générale, une vision à ce point essentialiste et aussi peu historiquement informée, revêt même un caractère scandaleux dans la bouche d'un Belge. On ne peut d'ailleurs s'empêcher de la mettre en parallèle avec les propos de Michel quant à l'importance de la présence de Forrest au Katanga et à l'alternative viciée à laquelle le réalisateur la résume: ordre — fût-il injuste — *versus* chaos. En bref, on peut affirmer sans grand risque d'erreur que si la loi française qui obligeait les enseignants à mentionner le rôle positif de la colonisation n'avait pas été abolie, la projection de *Congo River* aurait sans doute pu devenir un nouveau Pont-aux-ânes…

Après des films courageux ou subtils comme *Mobutu, roi du Zaïre* ou *Iran, Sous le voile des apparences,* on était en droit d'attendre mieux non seulement du film, mais aussi des conditions dans lesquelles il a été réalisé et des soutiens directs qu'il a reçus. Entre Georges Forrest et la représentante autoproclamée des colons, il va peut-être falloir protéger Thierry Michel de ses amis… ■

[2] « Munitions belges pour la Tanzanie: la gouvernance wallonne bien mal chaussée », *La Revue nouvelle*, n° 8, aout 2005.